

Uriage et « l'Idéologie française »

par Bernard COMTE*

L'IDÉOLOGIE française, de Bernard-Henry Lévy, comporte des pages concernant l'École des cadres d'Uriage qui appellent des mises au point de la part d'un historien ayant déjà publié une étude sur ce sujet. On ne peut, en effet, accepter que les faits soient dénaturés, ni qu'une thèse fallacieuse soit étayée par les procédés de la simplification, de l'amalgame et de la généralisation facile.

Il faut donc en rappeler brièvement l'histoire. Un Centre de formation de cadres est fondé en 1940, sur l'initiative personnelle de P. Dunoyer de Segonzac, sous le couvert du Secrétariat général à la Jeunesse créé par le gouvernement de Vichy. Il s'établit dès l'origine dans une résolution définitive d'indépendance d'esprit et de jugement, et dans la perspective d'une reprise du combat pour libérer le pays avec les alliés, et contribuer à édifier une société à la fois plus juste et antitotalitaire.

Ses dirigeants développent une pédagogie, une éthique

personnelle, morale et civique, et enfin des choix politiques qui rompent avec une « Révolution nationale » dont ils avaient d'abord parlé le langage. Foyer de libre recherche à l'intérieur du régime, mais à l'écart de Vichy (c'est le sens du choix d'Uriage), l'École est suspectée et menacée dès 1941 sous Darlan ; elle s'oppose en 1942 aux hommes que Laval place à la Jeunesse (et la collaboration n'est pas seule en cause), mais son rayonnement, ses liens avec les mouvements de jeunesse libérés qui font front commun lui permettent de survivre jusqu'en décembre 1942. Laval la dissout alors, ordonne l'arrestation de son chef, l'équipe fournit alors des cadres, des propagandistes et des combattants à la résistance intérieure, en s'efforçant de préparer la « révolution » que la Libération doit inaugurer.

Venons-en à l'essentiel : il est vrai qu'à Uriage, on a eu l'ambition de rechercher les voies, de former les hommes, pour une « révolution française » — en posant en préalable, dès l'ori-

gine, la libération du territoire, l'élimination du nazisme, le combat contre tous les totalitarismes. Est-ce du fascisme, même « français » ? Dès 1940, à l'École, la liberté de pensée et de parole (sauf pour les collaborateurs, et peut-être les communistes), le pluralisme des opinions et convictions sincères sont proclamés et pratiqués.

Lorsque Lévy évoque un Segonzac « tête farcie de chimères et de souvenirs de chevalerie », la pauvreté du stéréotype est aussi affligeante que la fausseté du portrait est mensongère. Quant à la vision romanesque d'années « de joie, de liesse et de ferveur », « d'innocente euphorie », elle est imaginaire : les fondateurs de l'École, révoltés par la défaite (et non, comme le dit élégamment Lévy ; « Frustrés par la débâcle et l'oisiveté forcée ! ») étaient conscients d'une immense responsabilité dans un conflit mondial dont la sauvegarde de « la personne humaine » était l'enjeu.

Dès 1940, les stagiaires étaient avertis par les causeries de l'aumônier, retour d'Allema-

gne, des horreurs policières et concentrationnaires du système nazi. Ferveur, oui ; celle de combattants affrontés à des adversaires monstrueux, décidés (ce n'était pas si courant) au sacrifice des comforts et des ambitions en attendant celui de la vie. Le panache et le fameux « style » peuvent sembler désuets, il ne s'agit pas pour autant d'une histoire à l'eau de rose...

L'École d'Uriage, « quintessence du pétainisme » ? Lévy se livre à une alchimie verbale où s'évaporent toutes les réalités de l'époque. Il est peut-être frustrant pour l'essayiste d'admettre que les situations étaient complexes dans cette France de Vichy où coexistaient des courants de pensée et des intérêts divers. En ignorant massivement le contexte de temps et de lieu, les intentions des hommes et leurs évolutions, il se fabrique des fictions à manipuler impunément. Le parallèle proprement grotesque auquel se livre plus loin l'auteur, entre les expressions d'un article de Thorez et celles d'un discours de Pétain (fous deux tronqués

évidemment), juge la méthode. Sous les mots, il y a les hommes et, à une époque donnée, ce sont les mêmes mots qu'on se dispute pour défendre des choix opposés.

L'esprit d'Uriage est un phénomène complexe où les origines traditionalistes des uns, la vénération initiale des autres pour le maréchal, ont effectivement joué, mais où surtout la nette indépendance affirmée dès l'origine a permis une progressive élucidation politique. L'essai de Lévy peut sans doute donner à réfléchir ; de cet épisode, en tout cas (comme de l'attitude de Mounier), il donne une vision falsifiée où les jeux d'idées ou de mots tiennent lieu d'analyse. On ne débuse pas les complexités et les collusiones avec le fascisme en mélangeant les contraires avec tant d'assurance dans la légèreté.

*Agrégé d'histoire. Université Lyon II. Auteur de l'expérience d'Uriage, dans *Christiens et Eglises dans la Deuxième Guerre mondiale*, (Presses Universitaires de Lyon, 1978.)

Antifascisme et résistance à l'École d'Uriage de 1940 à 1942

par Rémi DE NAUROIS*

L'action de l'école est à deux faces : l'une ouverte (encore que discrète), l'autre secrète. La première tend à éclairer les esprits, orienter les consciences, retremper les caractères. Un humanisme sans courage, un antifascisme verbal n'entraîneraient personne. La finalité ultime – libérer les Français – se dissimule suffisamment sous les vêtements du civisme et du patriotisme pour que les agents fascistes ou fascisants, rares d'ailleurs autour d'Uriage, viennent chicaner. Dans la plupart des administrations officielles, Segonzac dispose d'amis clairvoyants et dévoués qui nous avertissent des dangers.

A Paul de la Taille, Fillette, Gény et d'autres, instructeurs et anciens stagiaires, Segonzac confie le travail clandestin. Dès l'automne 1940, avec un art consommé du cloisonnement et une prodigieuse ingéniosité, des ateliers se mettent à fabriquer des fausses cartes et faux visas en tous genres. On envoie des plans et boussoles aux prisonniers, dans des pantoufles à double fond, pour faciliter les évasions.

Un service de renseignement s'étend, atteint Paris et Londres, la Suisse où Casenavette va et vient par des cols engla-

cés (on entrera bientôt en liaison avec le colonel Groussard). A la manufacture de Saint-Etienne, au début de 1942, on dérobo des armes et constitue des dépôts. A partir du printemps 1941, on accueille nombre de Juifs en danger et les cache dans les fermes de montagne. Ah! La grande, belle aventure (elle sera bientôt écrite) que cette lutte des ombres à partir d'Uriage! Qui oserait soutenir sans se couvrir de ridicule qu'on en demandait la permission aux fascistes de Vichy? Et quand on présente les hommes d'Uriage comme des fascistes déçus, ou « frustrés », qui n'auraient plongé dans le maquis qu'en décembre 1942 pour y poursuivre, sans Vichy, la révolution fasciste de Vichy, quelle erreur historique, une fois de plus – et quelle insulte!

Ici, j'ai encore un témoignage à apporter. Dès décembre 1940, alors que l'aube d'une libération n'a pas même commencé de pâlir à l'horizon de notre nuit, plusieurs d'entre nous, avec Segonzac, voulurent se préparer aux débats politiques que la Libération rendrait un jour possibles. L'exercice de la liberté politique, pour se poursuivre efficacement, exige une lucidité dans le choix des dispositions constitutionnelles. Ins-

taurer (puis maintenir) celles qui seront plus capables de résister à l'usure du temps comme aux passions partisans, ce serait lier l'efficacité à la liberté, ce serait soutenir cette « vertu » (au sens ancien du terme) que Montesquieu désigne comme le « ressort » de la démocratie. On reprit donc l'étude des Constitutions américaine et française, l'histoire des institutions anglaises, les maîtres de la pensée politique de Montesquieu et Birke, par Tocqueville et Prévost-Paradol, jusqu'aux modernes, Duguit et Hauriou, sans oublier Kelsen : longues veillées, assorties de migraines, mais combien reconfortantes dans l'abattement où nous tenait la victoire du fascisme.

Juger des hommes du passé en se dispensant du patient labeur de la reconstitution historique, c'est se condamner aux pires méprises. Car c'est refuser de se couler dans leurs consciences, telles qu'elles eurent à s'orienter dans une conjoncture où l'on évite de se replacer. Le résultat est pire encore si l'on projette de force, en direction rétrospective, des catégories toutes abstraites élaborées hors du réel, dans une sorte d'intemporalité rationnelle. Ce qui fut vivant et pros-

pectif est tué, morcelé ce qui fut coordonné, réuni ce qui fut opposé. C'est la mosaïque toute plate des amalgames, pire, parce que mensongère, qu'une caricature.

Serait-il temps de revenir aux faits et de poser enfin la question fondamentale : qu'est-ce que le fascisme? Les méthodes des sciences physiques et naturelles valent, *mutatis mutandis*, en science politique. Entre les modèles italien, français, allemand, russe, etc., il y a suffisamment de caractères communs et coordonnés pour qu'une sorte de « genre » fasciste, comprenant ces modèles comme des sortes d'« espèces », se dégage de l'analyse. A mon sens, il se distingue radicalement d'un genre logiquement présupposé et historiquement antérieur qui serait le despotisme, où la domination n'est que superposée à la servitude et où les esclaves, par le travail et l'apprentissage du travail arrivent à devenir les maîtres du maître (Hegel). Mais le fascisme se situe au-delà et en dehors de cette dialectique : les consciences n'y font pas que régresser à un stade antérieur, redescendre de la liberté à la sujétion; elles consentent à leur dégradation et coopèrent avec le mai-

tre en qui elles s'aliènent pour une perversion globale.

Ainsi en 1940, un abîme apparaît, béant, entre d'un côté l'hitlérisme triomphant et de l'autre, chez beaucoup de Français, le désarroi de la pensée politique. Il est compréhensible que devant l'effondrement de la III^e République et les abandons qui y conduisirent naisse une défiance excessive à l'égard de l'idéal démocratique. Ces doutes ne sont pas pour autant le signe d'une adhésion naissante – ou renaissante – à un fascisme à la française. A plus forte raison est-il aujourd'hui monstrueusement injuste d'accuser de fascisme précisément les hommes qui, incontinent, relèveront tous les défis. Ceux-ci ne seront pas injustes à leur tour en retournant l'argument contre leurs insulteurs. Ils pourront cependant rappeler que certain comportement inquisitorial chez certains idéologues de l'idéologie est le signe d'un despotisme intellectuel qui n'engendre que la confusion.

* Professeur honoraire à l'Institut catholique de Toulouse. Ancien aumônier de l'École d'Uriage. De l'Association des résistants de 1940. Toulouse.

manifestation est prévue à Paris pour cet « anniversaire ». En prenant cette mesure, le gouvernement soviétique banissait avec éclat les droits de l'homme. Voici un témoignage du dissident Vladimir Maximov.

ON a tant et tant écrit sur Andreï Sakharov, qu'il devient difficile d'évoquer la figure de ce grand humaniste de notre temps sans tomber dans la redite. Mais je voudrais retracer à travers quelques citations — de lui-même et de ses contemporains — son cheminement d'homme et de citoyen.

SAKHAROV : « J'ai toujours en mémoire l'été 1961, la rencontre entre les savants atomistes et le président du Conseil des ministres, Khrouchtchev. Il nous apprend que nous devons préparer une série d'essais destinés à appuyer la nouvelle politique de l'URSS dans la question allemande (construction du mur de Berlin). Je lui écris alors un mot que je lui fais passer par les rangs : "La reconduction des essais (atomiques) après un moratoire de trois ans ne pourra que compromettre les négocia-

tions sur le désarmement et provoquera une nouvelle escalade dans la course aux armements, notamment dans le domaine des fusées intercontinentales et de la défense anti-missiles." Khrouchtchev met le mot dans la poche de son veston et convie l'assemblée à passer à table. Là, il fait un discours improvisé que sa franchise rend mémorable; un discours qui n'exprime pas uniquement son point de vue personnel. Il dit à peu près ceci : "Sakharov est un bon savant, mais qu'on laisse la politique étrangère — cette chose alambiquée — aux mains des spécialistes que nous sommes. La force, la désorientation de l'ennemi... Il n'y a rien d'autre. Bien sûr, nous ne pouvons pas proclamer que nous faisons une politique basée sur la force, mais c'est comme ça et il ne saurait en être autrement. Je serais un morveux, je ne présiderais pas le Conseil des ministres à

KHROUCHTCHEV, dans ses Mémoires : « C'était un savant dévoué à la science et au bien, profondément attaché au monde et à l'épanouissement de la paix entre les gens, il tenait à ce que soient préservées toutes les conditions susceptibles de leur assurer une vie meilleure; il se battait non seulement contre la destruction, mais aussi contre la contamination de l'atmosphère — pour qu'on n'empoisonne pas les gens, pour qu'on ne les soumette pas à un péril permanent. Je lui ai dit : "Camarade Sakharov, voilà ce que je veux vous dire : ma position politique et gouvernementale m'interdit de ne pas procéder à ces essais." Lui continuait à insister, je voulus être honnête : "Camarade Sakharov, je comprends votre approche et le sens de votre démarche, mais je répons de la défense de notre pays et je n'ai pas le droit d'interdire ces essais; ce serait criminel vis-à-vis de notre Etat et de notre peuple. Ne vous méprenez pas, si je ne puis accéder à ce que vous me demandez, c'est que dans le cas contraire, je condamnerais notre pays à rester en état

politique dirigée contre notre Etat, contre le peuple soviétique, donc nous poursuivrons les explosions." Mes arguments, bien sûr, ne l'ont pas convaincu, pas plus que ses arguments à lui ne m'ont convaincu moi-même. C'est la vie. J'ai soumis la demande de Sakharov au gouvernement; après discussion, elle fut jugée inacceptable; il fallait que nous procédions à des essais et nous l'avons fait, nous avons fait exploser la bombe à hydrogène. Elle nous faisait passer à un nouvel échelon dans le domaine de l'armement... »

SAKHAROV : « Le lendemain, j'ai eu une explication avec l'un des proches de Khrouchtchev, mais le temps des essais avait été avancé; pendant que nous discutons, l'avion-porteur emportait déjà sa funeste charge vers le point prévu pour l'explosion. Le sentiment d'impuissance et d'horreur qui me saisit alors, je m'en souviendrai toute ma vie; beaucoup de choses ont alors changé pour moi, qui m'ont mené vers ma conception du monde actuelle. »

La rupture était consommée. De longues et impétueu-

que ont survécu pour le prix Nobel de la paix, puis ce fut la rélegation, sommaire et lâche, à Gorki.

Aujourd'hui, cela fait un an qu'elle dure.

Avec chaque jour qui passait, la condition imposée à Sakharov devenait de plus en plus pénible et insupportable, jusqu'à se transformer en isolement total. Mais il n'en persiste pas moins dans sa lutte. Peu de temps avant le nouvel an, nous avons entendu sa voix — la voix de l'Espérance et de l'Attente — depuis la lointaine région de la Volga. Dans une brève intervention télévisée, réussie par miracle, Andreï Sakharov rappelait à un monde malade d'indifférence le danger que représentait le Moloch mortel du totalitarisme et évoquait une nouvelle fois le martyr vécu par l'Afghanistan. Il en parlait d'un pays où l'expression même « d'Afghanistan occupé » tombe sous le coup de la loi. Chapeau bas, monsieur Sakharov ! Chapeau bas pour tout ce que vous avez fait au cours de ces longues années de lutte intransigeante.

VI. M.

* Ecrivain, dissident.

retard, je le reconnais). Aucun de nos accusateurs ne peut en dire autant, et c'est d'ailleurs pourquoi ils nous cherchent cette querelle sordide. Quand donc, dans ce pays, cessera-t-on de citer sa mauvaise conscience sur la tête des autres ?

Il est vrai (Lévy l'écrit sans le comprendre), que nous avons cru à la France, à sa vocation de défendre la justice et la liberté. J'y ai cru jusqu'à la guerre d'Algérie. Est-ce être fasciste que d'être patriote, comme le furent les communards, Péguy, Bernanos et les gaullistes de 1940 ? J'espère que nous ne devons pas affronter une nouvelle occupation. Car ce ne seront pas le structuralisme, le freudisme (même lacanien), le monothéisme et la sémiologie qui résisteront, mais ce qui reste de juste et simple chez le peuple et les intellectuels, une minorité plus restreinte encore qu'il y a quarante ans, de gens qui croient à la liberté, à l'égalité de droit entre les hommes, à ce que Péguy appelait « l'Internationale humaine ».

En ce moment, ce n'est pas pour moi que j'écris, ni même pour mes camarades assassinés par les fascistes (le seul sang qui m'obsède) et traités de fascistes par des irresponsables. J'écris contre une hystérie qui déshonore l'intelligence de mon pays. Régression française qui s'inscrit dans la régression mondiale vers la guerre froide, le fanatisme religieux et le terrorisme généralisé. Régression vers un passé fantasmé que la mauvaise conscience, le mépris de l'histoire et l'exploitation du scandale reconstruisent perversement pour faire oublier les menaces et les devoirs du présent.

J.-M. D.



à Rueil-Malmaison

S.A. Société
Denes Rueil Auto Service
16, av. du 18-Juin-1940
92500 Rueil-Malmaison
Tél. : 732.30.30

Concessionnaire Peugeot devient également concessionnaire Talbot.

